AMANSCALE

DU MÊME AUTEUR

Une femme de rien
roman
Mazarine, 1987

Les Bateaux-feux
récits
Alinéa, 1988

Les Chambres
nouvelles
Blandin, 1992

Quelques Écarts
poèmes
Tarabuste, 1996

Les Tentations du paysage
poèmes
Tarabuste, 1997

La Seiche
roman
Seuil, « Fiction & Cie », 1998
et « Points », n° P 679

Anchise
roman
Prix Femina
Seuil, « Fiction & Cie », 1999
et « Points », n° P 787

Le Petit col des loups
roman
Seuil, « Fiction & Cie », 2001
et « Points », n ° P 939

Fiction & Cie



Maryline Desbiolles

AMANSCALE

roman

Seuil
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

COLLECTION

« Fiction & Cie »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 2-02-053638-2

© Éditions du Seuil, avril 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

La baie

Un peu trop tôt le matin, le réveil est brusque, le miaulement appuyé arrive depuis le rêve qui s'efface instantanément, pendant une seconde, peut-être moins, tout est blanc, laiteux, on ne sait pas où on est mais on ne sait pas non plus qui on est, le lit sur lequel on est allongé pourrait aussi bien être un nuage, quelque chose qu'on ne sait pas nommer, on fait l'ange. Elle (mais elle n'est encore ni homme ni femme) se hausse un peu au-dessus de l'oreiller. Elle (mais elle n'est encore ni homme ni femme, peut-être un mélange subtil des deux ou peut-être même n'a-t-elle encore rien ni de l'un ni de l'autre) est uniquement cette stupeur du réveil, cet effarement d'être au monde, cet effarement devant une telle brutalité, elle doit avoir l'air d'une grenouille qui se goinfre du chiffon qui la tuera, elle est entièrement effarée, tout le corps. Quand elle (toujours pas tout à fait elle cependant, de l'hésitation) aperçoit le chat, dont le miaulement vient du rêve mais aussi du vestibule, ses yeux se dessillent mais pas d'un coup, lentement, deux ou trois

secondes pendant lesquelles le chat blanc se dégage du blanc du réveil, il a faim, il miaule très fort, une vraie sirène. Elle a un geste d'agacement, sa tête retombe sur l'oreiller. Elle peut retrouver la mémoire.

Elle garde les yeux fermés. Mais elle sait que de son lit on voit la mer, l'horizon de la mer, elle ne baisse jamais le store qu'à mi-hauteur de la fenêtre, elle n'aime pas dormir dans l'obscurité, elle reconstitue sous ses paupières la frontière étroite entre le ciel et la mer. Elle sait qu'en s'approchant de la fenêtre elle verrait les premiers immeubles qu'elle surplombe légèrement puis presque toute la ville offerte jusqu'à la mer. Elle aime beaucoup ce vis-à-vis un peu lointain des premiers immeubles, surtout la nuit où quelqu'un garde infailliblement la lumière allumée jusqu'à l'aube, un insomniaque, une silhouette qu'elle aperçoit à peine et qui parfois se déplace lentement dans la lumière jaune. Il arrive qu'elle se réveille brusquement en pleine nuit, elle va à la fenêtre et c'est un tel apaisement de voir la lumière, de savoir que quelqu'un bataille avec la nuit. Elle reconstitue sous ses paupières le pli entre le ciel et la mer, cette sorte de politesse faite au paysage pour partager ciel et mer quand à certaines heures la couleur, leur

commune absence de couleur, ne pourrait pas les partager. Elle reconstitue sous ses paupières ce qu'elle voit de la ville et c'est plus difficile, elle tente de reconstituer tout ce qu'elle voit d'Amanscale, mais elle ne va pas beaucoup plus loin que la blancheur des façades et le rouge des toits, ou alors l'éclat chatoyant des bulbes de l'église russe, mais elle triche, il faut qu'elle se penche énormément à son balcon pour voir l'église russe et elle n'a pas encore assez l'habitude du cinquième étage pour plonger ainsi sur la ville sans frémir de tous ses membres. Les façades blanches, les toits rouges, tout ça un peu confus jusqu'au trait impeccable du littoral, le merveilleux arc de cercle de la baie d'Amanscale, ample comme un mouvement d'amour. Il paraît que la ville tient son nom de ce mouvement, que des marins grecs l'apercevant depuis leur bateau et pensant soudain avec ferveur à leurs femmes laissées l'auraient rapproché d'une aisselle, oui, d'une aisselle, ce moment du corps si émouvant lorsqu'il se découvre et si puissamment affolant, ce moment du corps le plus intime peut-être, celui où se réfugie l'odeur la plus fidèle du corps, la plus concentrée, qui évoque intensément celle du sexe des femmes mais avec douceur, sans la peur, sans la blessure du sexe. Elle ne sait pas où elle a entendu ou lu cette histoire d'aisselle, de nom grec. Et même si l'histoire est vraie, et quant à elle elle la tient pour vraie, on ne doit pas s'en vanter ici, depuis les Grecs qui sont tombés

amoureux d'elle et l'ont fondée, on n'a jamais été ici à la hauteur de la beauté d'Amanscale, de la légèreté de l'air, de la lumière, comme si la ville devait payer le penchant de son site à l'innocence indéfiniment renouvelée par la mer et qu'elle devait pour toujours être prise en main par la vulgarité la plus épaisse, la plus poisseuse. On aura beau faire, cependant, déverser sur Amanscale les slogans les plus bêtes, les plus abjects, la couvrir d'insanités, de constructions prétentieuses, ridicules, on ne pourra rien contre la perfection de sa baie, contre l'insolence de cette perfection qui semble ne jamais finir, aller bien au-delà des pistes de l'aéroport, lécher la mer jusqu'à son ciel.

Elle s'endort de nouveau quelques minutes, elle retombe en sommeil comme on dirait qu'elle retombe en enfance, et c'est délicieux ces endormissements à volonté, loin des frayeurs de la nuit, ce sont ces endormissements volés au jour qui la réconcilient avec le grand sommeil. Plus à l'est, les montagnes flottent, irréelles, plus bleues que la mer. Il faudrait qu'elle aille dans la petite pièce ombreuse qu'elle n'a pas encore aménagée pour voir les montagnes du nord, proches celles-ci et qui semblent pousser la ville à l'eau, il faudrait qu'elle se lève pour voir les montagnes du nord et la plus haute d'entre elles, le grand Volcan, le grand endormi, le grand ensuqué qui, de mémoire d'homme, ne s'est jamais réveillé. Au temps des Grecs, il devait

surveiller la belle nageuse ouvrant son bras pour un crawl formidable. Les Grecs n'ont pas eu peur de lui lorsqu'ils établirent leur comptoir sur les reins de la nageuse, ils ont oublié le Volcan. On pourrait d'ailleurs ne pas croire au Volcan comme on ne croit guère à l'origine du nom d'Amanscale s'il n'y avait ces petites fumerolles soufrées sur un des flancs du Volcan et une source d'eau chaude dont quelques-uns font grand cas pour y avoir soigné, prétendent-ils, d'incurables maladies de peau. Mais aucun établissement ne s'est installé à proximité, la ville où tout est exploité (jusqu'à la rivière, le plus souvent à sec il est vrai, qu'on a presque entièrement recouverte de bâtiments hideux, par peur du terrain vague, par peur du rien) tourne férocement le dos au Volcan, ignore ce qu'elle pourrait tirer du Volcan. Là est la nuit d'Amanscale. Là est sa nuit, et son inexistence.

Elle peut indéfiniment repousser le réveil, elle ne travaille pas aujourd'hui. Elle étale ses jambes en travers du lit alors que la nuit elle se tient sur un des bords, toujours le même, prenant le moins de place possible, toute droite et sans bouger, comme une pierre. Elle s'invente dans le demi-sommeil des positions voluptueuses. Elle s'invente dans le demi-sommeil comme elle invente sans doute combien l'envoûte Amanscale, envoûtement dans lequel elle baigne depuis la petite enfance quand son grand-père le Hollandais lui racontait, dans son